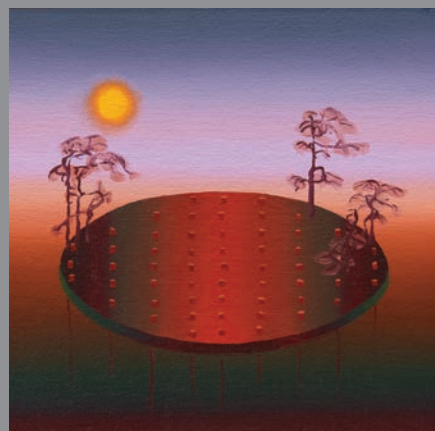


Tons, teintes, nuances

Karine Fréchette, Nicolas Grenier,
Luce Meunier, Ianick Raymond, Julie Trudel
avec la collaboration de Nancy Bussières

2 mars – 28 mai 2023



5

Unknown Entities, Anonymous Crowds,
ses gammes de couleur évoquent un
baromètre, une mesure variable des
choses, rappelant la question incessante
de « qui sommes-nous exactement ? »

Au moment où j'écris ces lignes, on ignore
comment Fréchette, Grenier, Meunier,
Raymond et Trudel exploiteront les archives
Molinari pendant leur résidence. Une
chose est certaine, leur génération porte
un regard très différent sur l'héritage
pictural de l'abstraction et sur son utilisation
de la couleur. La simplicité et l'autorité
absolue de Molinari et de ses collègues
en matière plastique ont cédé le pas à
une esthétique fondée sur des définitions
instables. Ces artistes évoluent, comme
nous tous et toutes, dans une société
saturée d'influences et d'options, dans
l'incertitude de leur valeur relative.

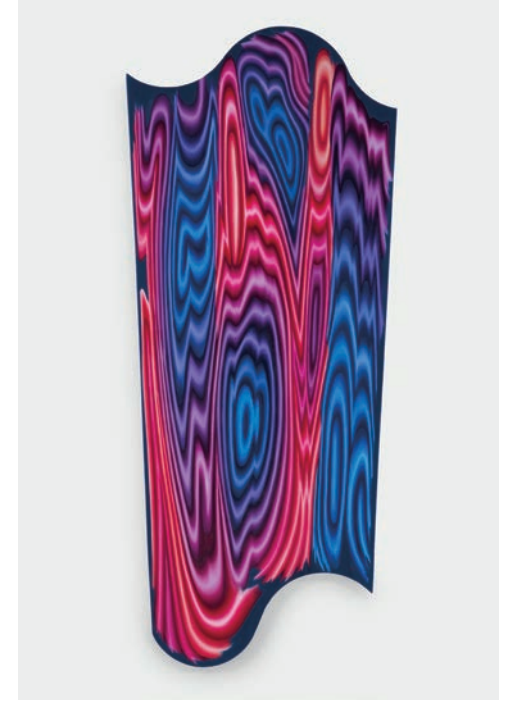
— David Elliott

Fondation Guido Molinari

fondationguidomolinari.org



Traduction : Colette Saint-Hilaire
Photographie : Atelier Nicolas Grenier (5), Paul Litherland (1),
Mike Patten (4), Jean-Michael Seminaro (2), Richard-Max
Tremblay (3)
Conception graphique : Fleury / Savard
ISBN : 978-2-9819483-6-6
© 2023 Fondation Guido Molinari. Tous droits réservés.



1

2

3

4

Notes sur l'exposition

Que l'on s'en réjouisse ou non, le legs artistique de l'abstraction du 20^e siècle est – et restera – à la fois un fardeau et un stimulant pour les peintres contemporains qui poursuivent une pratique artistique non figurative. On admire les abstractionnistes modernistes comme Guido Molinari pour le caractère direct et provocateur de leur entreprise. Libérés des références externes, ils proposent un face à face entre le spectateur et la toile, leurs couleurs en aplats créant des rythmes dynamiques infinis. Pour ceux et celles qui osent l'expérience, le dénuement et le drame existentiel inhérents à ce type de peinture gardent toute leur puissance. Aussi facile à imiter qu'elle puisse paraître, cette façon de peindre est impossible à reproduire véritablement aujourd'hui. Même à l'époque, il était difficile de maintenir la pureté d'une telle esthétique. Frank Stella, réputé pour sa boutade « What you see is what you see », finira par introduire un sujet dans des tableaux inspirés de photos de synagogues polonaises ou de *Moby Dick* d'Herman Melville.

Cette exposition s'inscrit dans le cadre d'une résidence réunissant cinq artistes de Montréal : Karine Fréchette, Nicolas Grenier, Luce Meunier, Ianick Raymond et Julie Trudel. Profitant des archives Molinari, ils et elles travaillent ensemble et échangent des idées, particulièrement sur la couleur. Loin d'être de purs abstractionnistes, ces artistes admettent volontiers subir les influences du « paysage chromatique actuel », c'est-à-dire, dans leurs mots, la nature, le monde industriel et, de plus en plus, l'écran numérique. Leurs pratiques et leur utilisation de la couleur varient considérablement, mais le groupe partage un penchant vers l'expérimentation, l'hybridité et la remise en cause des distinctions entre la peinture et la sculpture. On dirait un laboratoire, parfois même un antre où des savants fous imaginent des modèles pour un monde du 21^e siècle.

À certains égards, Julie Trudel semble la plus proche du canon moderniste. Ses sculptures lumineuses et ses reliefs muraux en plexiglas coloré rappellent à la fois le constructivisme et l'esthétique

décontractée du minimalisme des années soixante. Son imposante nouvelle œuvre verticale, réalisée en collaboration avec Nancy Bussières, introduit une dimension immersive, numérique, marquante : des ampoules LED contrôlées par ordinateur créent des changements complexes d'intensité lumineuse, de coloration et de transparence. Installée dans la voûte bancaire sombre, quasi carcérale, de la Fondation, l'œuvre présente une luminosité toujours changeante qui évoque le mouvement et qui pourrait, à la manière des reflets dans la pluie, conférer un aspect troublant, spectral, à cette exposition.

En revanche, le travail de Luce Meunier embrasse le monde de la nature, comme s'il voulait en imiter certains processus. À l'aide d'éponges ou même de balles de neige saturées de couleurs, Meunier crée des traînées et des foisonnements qui imprègnent le papier ou la toile de coton, laissant dans leur sillage des résidus éclatants, organiques, véritable incarnation du célèbre mot d'esprit de Pollock : « Je suis la nature ». En histoire de l'art, on peut certainement relier la

pratique de Meunier à celle d'autres peintres comme Helen Frankenthaler, Sam Gilliam et Katarina Grosse, mais son envergure et ses gestes sont moins opératiques, plus modestes. Elle pencherait plutôt du côté de l'éthique d'Arte Povera.

Karine Fréchette est la coloriste la plus affirmée du groupe. Artiste plus proche d'Hurtubise que de Molinari, les tracés de sa peinture activent les bords de ses supports tels des flammes ou des vagues ondulantes. Mais si ses tableaux sont réalisés avec une grande finesse, il y a un côté punk dans l'œuvre de Fréchette et dans sa volonté d'endosser l'imagerie plutôt mal vue du Pop Art et du psychédéisme. N'hésitant pas à adopter des formes ovales ou à plier ses tableaux à la manière d'un origami, elle crée des œuvres ouvertement tripantes et festives évoquant des lampes de lave, les lumières d'un rave et des hallucinations les yeux fermés.

Cela peut sembler étrange, mais il y a une solennité et une gravité dans les reliefs muraux de Ianick Raymond qui me rappellent le Suaire de Turin. Ces

œuvres, qui allient impression numérique et peinture, sont sans doute les plus achevées de l'exposition d'un point de vue technologique, mais elles arrivent à paraître anciennes, comme si on les avait excavées d'un site archéologique. L'interférence créée par des franges moirées brouille notre lecture de la surface et semble émettre des flashes de couleur radioactifs. Ces franges existent à l'intersection du mysticisme et de la science, comme la physique de pointe.

Nicolas Grenier aime l'idée de ce qu'il appelle les « couleurs indicibles », celles que l'on ne peut nommer, qui n'ont peut-être jamais existé auparavant. Il déploie ses dégradés complexes de peinture à l'huile en de fantastiques espaces architectoniques, parsemés de textes énigmatiques, fusionnant le sublime du romantisme allemand avec une enquête sociale autrement plus dure. Dans le cadre d'une série de mots superposés tels que *Friends & Family*, *Strangers*, *Vigilantes*, *Institutions*,

1 Luce Meunier, *Mousse n°2*, 2022
 2 Julie Trudel, *Carré éclaté J/B+R+Noir*, 2018
 3 Ianick Raymond, *Paint Skin 5*, 2022
 4 Karine Fréchette, *Echo Chamber 3*, 2022
 5 Nicolas Grenier, *Étude pour Drift*, 2021